

S'interrogeant sur cette énigme, Nicolas Pineau cite avec ironie « Monsieur le Professeur Heidegger / [qui] prétendait en allemand / que l'origine se cache / sous le commencement ». Rien d'une poésie conceptuelle ici. Dans une langue musicale et elliptique, usant de métaphores suggérant l'imagination à l'œuvre dans la réminiscence poétique (« dans l'antichambre des rêves » / « derrière la barrière de songes »), l'auteur s'adresse à son enfant à la deuxième personne du singulier tout en maniant de façon allusive les tournures d'inversion paradoxale : « Nous devons te sembler depuis / la canopée tellement petits ». Bien souvent, en s'étonnant, il s'identifie à lui par une empathie qui le replonge dans sa propre enfance, l'absence de ponctuation accentuant cet effet de liaison entre les deux générations jusqu'à la réversibilité.

Les anecdotes concrètes, l'évocation précise de souvenirs, prennent une résonance symbolique et spirituelle, marquée par le fil conducteur des références à Pythagore tout au long du livre — « des histoires de Pythagore » que l'auteur raconte à son enfant, selon lesquelles l'harmonie des nombres est garante de « l'association secrète entre les âmes ».

Une alliance sous les auspices de la neige a présidé à la naissance : « Il neigeait / prodigieusement / pour ton tout premier ciel ». À l'inquiétude pendant la gestation a succédé une émotion qui a laissé sans voix et désemparé le nouveau père. « Monsieur, / Monsieur, / Parlez-lui, Monsieur / vous voyez / bien qu'il pleure »... « À l'hôpital aucun / des bâtiments ne s'appelaient / paternité il allait falloir / composer ». Le ton d'autodérision l'emporte : « La nuit était tombée des affaires / manquaient je rentrais / à pied parmi les rues hilares et / dans le bar que je rencontrais bientôt / tout le monde saurait / ton poids ta taille / ton pedigree ».

L'enfant grandit et c'est lui parfois qui apprend à son père : « Tu parles dans ta chambre / seul une langue étrangère / la nuit a trébuché sur / toi je laisse traîner / devant ta porte / une oreille coupable c'est moi / l'enfant. » « Et puis tu me diras aussi / arrête de dire / pardon papa arrête / de t'excuser / d'être là je ne trouverai rien / à répliquer. »

« Le génie de chacun c'est sa sensibilité » rappelait Patrick Laupin, citant Baudelaire. Citation qui s'applique particulièrement à ce premier livre de poésie de Nicolas Pineau, au don d'humanité qu'il suggère, à la conscience du temps qui passe entre les générations, au sentiment d'urgence : « Soudain / plus vite que la lumière / se dire les choses »... « Et si ce n'est pas / vrai qu'importe / tout ce qu'on invente / Émile est vrai. »

*Le Petit Invité* de Nicolas Pineau est un livre vibrant dont la rythmique sobre et les ellipses servent l'intensité du contenu existentiel, non sans une tristesse latente, à peine énoncée en exergue, qui oriente les allusions pudiques de l'ensemble. Une voix dont la présence laisse espérer d'autres recueils à venir du même auteur.

Marion LAFAGE

## ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS, CARNETS

Caroline LAMARCHE : *Cher instant je te vois* (Verdier, 15 €).

Nous sommes au début des années 2020, dans une Belgique qui pourrait être, aussi bien, n'importe quel espace très urbanisé du nord de l'Europe. La vie des habitants croise la présence, dans les gares et dans les rues, des migrants qui fuient les guerres, les persécutions politiques, l'extrême pauvreté, la vie qui devient une survie, toujours plus incertaine. Et leur statut illégal les jette en pâture à d'autres formes de violence, en attendant « l'Eldorado » du passage vers l'Angleterre. Autour de la ville et dans la ville, la nature n'est plus pour la vie un refuge très sûr : les chants d'oiseaux se font rares, les insectes, les papillons ont disparu,

les engins motorisés saccagent le silence... Les êtres humains, solitaires bien souvent, vivent dans une relation addictive avec leurs écrans, leurs téléphones, quêtant sur les réseaux sociaux les signes de l'attention et de l'affection qui leur manquent. Les « likes », les photos partagées, les messages parsemés d'émojis ponctuent les journées et servent de cache-misère.

Au cœur de la grande ville, pendant quelques années, un petit havre de paix parmi d'autres, un nid, un lieu de ressourcement : une artiste, qui vit sous les toits, tient porte et table ouverte pour ses amis, pour d'autres artistes, pour les migrants de passage, pour la petite chienne abandonnée qu'elle recueille, tout entière tendue vers le geste de capter et de transformer les sonorités rares et précieuses, vivantes, qui échappent à la rumeur banale pour peupler le silence : un cri d'animal, le froissement d'un balai de paille de riz, le choc de deux verres, construisant à partir de ce matériau la troisième dimension de documentaires remarquables... Jusqu'au jour où la police, sur la trace des « passeurs » et des « complices criminels » de « l'immigration illégale », fait irruption dans cet espace protégé, jette en prison le jeune adulte noir qui se trouve là et dépose dans un couloir des urgences, menottée, son hôtesse de quelques jours. Ravagée, elle mettra tout sur pied pour plaider la cause du garçon et le faire libérer. Elle-même, fragilisée dans tout son être, disparaîtra peu après, à moins de cinquante ans, d'un cancer du sein agressif, non sans avoir combattu héroïquement, pied à pied et jusqu'au bout, le mal qui la dévore, insoucieux de sa tendresse, de son appétit de vivre et de créer.

Telle est la trame qui sous-tend le dernier livre, poignant, de Caroline Lamarche. Le long poème narratif, qui mêle sans apprêt notations réalistes, humour, tendresse, anecdotes fabulistiques, journal d'écriture, s'organise autour d'une temporalité hachée par la maladie, par la distance, par les intervalles qui suspendent l'alternance de sa voix avec celle de son amie Margarida Guia, voix tendues par la crainte de l'inéluctable. Pour cette artiste, sourde d'une oreille, qui avait voué sa vie à l'écoute, le grand projet inaccompli était de réaliser un « Dialogue avec l'inaudible ». L'autrice, entravée elle aussi dans ses facultés auditives par des acouphènes, lui fait écho. Elle excelle à débusquer l'inaudible et le non-dit dans la banalité du quotidien. Et peu à peu, à mesure que se raréfient, puis s'interrompent les échanges avec l'amie malade, la forme du poème vient charrier, en plus de la solidarité affectueuse, les éléments d'une interprétation personnelle du drame, manifeste une révolte de plus en plus explicitement politique. Le texte se change en un viatique dont nous ressentons la puissance et le bienfait au cœur de notre condition mortelle.

Le livre s'écrit dans l'espoir fou d'atteindre une intensité suffisante pour vaincre l'ombre qui gagne. Que le mal recule, même un instant, en convoquant « tous les influx de vigueur et de tendresse réelle ». Jusqu'au bout, Margarida veille, combat, au sens rimbaldien du terme, et son amie avec elle, « combat spirituel, aussi brutal que la bataille d'hommes », bataille de femmes, propre aux temps que nous vivons.

Alix TUBMAN-MARY

Daniel ARGELÈS : *En un souffle. Nouvelles allemandes* (TriArtis, 15 €).

Cinq récits et cinq personnages pour une seule voix. Une voix marquée, sensible, écorchée, submergée par le retour en force du souvenir. Les cinq nouvelles du recueil de Daniel Argelès, *En un souffle*, correspondent à des moments où le héros ouvre une porte sur le passé. Et qu'il soit intime ou collectif, le passé chez Daniel Argelès est toujours une expérience limite — entre le jaillissement et le chaos. Il n'est pas doux ou reposant comme le serait une chanson ancienne, ou mélancolique comme une élégie, il est forcément puissant, envahissant, *vivant*.

Les cinq protagonistes du recueil se trouvent à un moment charnière. Parce que l'un vient d'avoir un enfant (*En un souffle*), ou parce que l'autre est sur le point d'être grand-père